

## Études littéraires africaines

**SEMUJANGA (Josias), *Le Génocide, sujet de fiction ? Analyse des récits du massacre des Tutsi dans la littérature africaine.***  
Québec : Éditions Nota bene, 2008, 306 p. –  
ISBN 2-978-89518-310-05



Martine Le Moigne-Euzenot

Numéro 27, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034322ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034322ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Le Moigne-Euzenot, M. (2009). Compte rendu de [SEMUJANGA (Josias), *Le Génocide, sujet de fiction ? Analyse des récits du massacre des Tutsi dans la littérature africaine.* Québec : Éditions Nota bene, 2008, 306 p. – ISBN 2-978-89518-310-05]. *Études littéraires africaines*, (27), 104–105.  
<https://doi.org/10.7202/1034322ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

rôle de ces lettrés, qui étaient alors placés dans une position – privilégiée mais dangereuse – de charnière entre deux mondes. L'approche et le style d'A.-R. Bolamba montrent l'importance de ce périodique en langue française comme lieu d'ouverture, mais aussi de reproduction d'un modèle d'écriture qui, associant réalisme et morale, ne craignant pas les tours hyperboliques, reste conventionnelle, voire scolaire. Il est bien difficile d'imaginer à travers ces lignes qu'il a rencontré le fougueux Damas en 1954, qu'il a publié en 1955 un recueil de poésie préfacé par Senghor (*Eszanzo*) ou qu'il a assisté au congrès des écrivains noirs à Paris en 1956. La « machine littéraire congolaise » (C. Djungu-Simba, *op. cit.*, p. 17) ayant démarré avec ces publications officielles et des recueils de poésie et de contes, il faut savoir gré à Jean-Pierre Orban, qui dirige la collection « L'Afrique au cœur des lettres », de rendre à nouveau accessibles ces textes fondateurs, indispensables à la compréhension de la situation littéraire contemporaine.

■ Dominique RANAIVOSON

SEMUJANGA (JOSIAS), *LE GÉNOCIDE, SUJET DE FICTION ? ANALYSE DES RÉCITS DU MASSACRE DES TUTSI DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE*. QUÉBEC : ÉDITIONS NOTA BENE, 2008, 306 P. – ISBN 2-978-89518-310-05.

Le titre de cet essai interroge la possibilité même d'un récit d'imagination à propos d'un génocide. Avant J. Semujanga, d'autres penseurs ont abordé le même problème. L'ouvrage prend ainsi appui sur les travaux de T. Adorno, H. Arendt, M. Blanchot ou P. Ricœur. L'auteur s'accorde avec ce dernier pour faire de la Shoah la « métaphore de la catastrophe absolue » (p. 100).

Ce livre dense et nourri d'une riche bibliographie soigneusement commentée se propose de donner au terme de *génocide* le sens particulier qu'il a pris au Rwanda en 1994. Le premier chapitre étudie les conditions d'émergence du *parmehutisme* (p. 192), cette sorte de croyance *hutu* qui a entraîné la psychose collective porteuse de haine et de violence radicale contre les *Tutsi*. L'auteur souligne le rôle des analyses anthropologiques racistes qui cherchent à créer des morphotypes (p. 68) et l'influence de la lecture biblique de la malédiction de Cham. Il met en avant la responsabilité du colonisateur, qui a substitué à la triade traditionnelle des chefferies un ensemble de codes sociaux biaisés qui ont conduit au *Manifeste des Bahutu* en 1957 et aux « 10 Commandements du Hutu », publiés dans la revue *Kangura* en décembre 1990. Le même souci d'analyse des réalités historiques se retrouve dans la postface, où sont dénoncées les hypocrisies et les lâchetés des États français, belge ou états-unien, mais aussi africains. J. Semujanga ouvre et conclut en posant l'existence d'« un *continuum* d'une histoire coloniale ayant fortement utilisé les préjugés raciaux » (p. 67), dont la réflexion humanitaire serait encore un avatar (p. 273).

Dans ce contexte historique, sociologique et religieux, le propos de l'auteur est d'analyser ce que la littérature peut dire, voire révéler de cette tragédie humaine sans précédent, qui s'est déroulée dans l'indifférence générale, malgré les images passant en direct à la télévision. Son but est clairement

exprimé : « Par la relation des faits, ces textes servent à la fois la mémoire *littérale* mais surtout la mémoire *exemplaire*, par le débat que leur lecture suscite » (p. 284, l'auteur souligne). S'en tenir à la seule mémoire *littérale* est dangereux, car elle favorise le ressentiment et rend possible la vengeance.

Le corpus qu'il choisit d'étudier est constitué de *L'Aîné des orphelins* de T. Monémembo, *Moisson de crânes* d'A.A. Waberi, *Murambi* de B.B. Diop, *L'Ombre d'Imana* de V. Tadjó, *Murekatete* de M. Ilboudo et de *La Phalène des collines* de K. Lamko. Aucun de ces écrivains, qui ont participé au projet de *Fest' Africa* en 1998 à travers un séjour d'écriture sur les lieux du génocide, n'a vécu ce qu'il raconte, aucun des narrateurs homodiégétiques ne peut adopter la posture énonciative de P. Lévi dans *Si c'est un homme* ou d'Esther Mujawayo dans *Survivantes* : « La catastrophe rwandaise [devient] *discursivement* l'autre génocide » (p. 100, *id.*).

Si le choix que fait J. Semujanga, d'étudier chaque œuvre l'une après l'autre l'amène à revenir plusieurs fois sur les mêmes problématiques, l'ordre dans lequel il les aborde marque l'orientation de son analyse. Il s'agit de mettre en avant ce que la littérature à propos du génocide peut exprimer de la nature humaine. La richesse et la variété formelle des œuvres produites par les artistes confrontés à l'expression du mal dans l'homme, du « mal fait dans le seul but de faire du mal » (p. 253), est mise en évidence : les récits entrelacés de l'enfant narrateur en lien avec le mythe rwandais de l'enfant orphelin chez T. Monémembo, les nouvelles à la subjectivité assumée en relation avec la Shoah chez A.A. Waberi, la narration à plusieurs voix qui pousse le lecteur à s'identifier au rôle du personnage de Cornélius dans le roman de B.B. Diop, le récit de voyage de V. Tadjó qui interroge les lieux traversés et les gens qui y vivent pour refuser toute « typicité » (p. 165), l'histoire d'amour pour observer bourreaux et victimes chez M. Ilboudo, le témoignage fantastique qu'adresse une phalène aux survivants dans l'œuvre de K. Lamko. Cet essai rend finalement hommage à la littérature africaine sur le génocide, parce qu'elle déploie « la possibilité de l'amour » (p. 284).

■ Martine LE MOIGNE-EUZENOT

SPAAS (LIEVE), *HOW BELGIUM COLONIZED THE MIND OF THE CONGO. SEEKING THE MEMORY OF AN AFRICAN PEOPLE. WITH A FOREWORD BY JAMES FORSDICK.* LEWINSTON / QUEENSTON / LAMPETER (CEREDIGION) : THE EDWIN MELLEN PRESS LTD, 2007, 236 P., INDEX, BIBL., ILL. – ISBN 978-0-7734-5167-4.

Lieve Spaas, diplômée de Français et d'Anthropologie sociale de la Florida State University, enseigne actuellement à la Kingston University, en Grande-Bretagne. Elle explique d'emblée, dans l'introduction, la genèse de son livre : au début des années 80, à l'occasion d'une discussion d'ordre politique avec quelques convives de diverses nationalités, un invité américain reproche à l'auteure de porter des jugements en matière de relations internationales, malgré le lourd tribut payé par le Congo à son propre pays (l'auteure est belge). Cet incident – pas tant l'accusation que l'interrogation de l'auteure elle-même au sujet des événements auxquels le convive faisait allusion – la